

dans le tumulte de cette terrible scène, perdit les inestimables pierres précieuses dont nous avons parlé dans le chapitre précédent ; « perte, dit un vieil écrivain, qui rendit l'expédition plus fatale et plus ruineuse pour le marquis de la Vallée, que pour tout autre homme du royaume, l'empereur excepté (19). »

Il n'est pas nécessaire de raconter ici les particularités de ce siège désastreux, où la valeur musulmane, secondée par les éléments, défia les forces combinées de la chrétienté. Un conseil de guerre fut convoqué, où l'on résolut d'abandonner l'entreprise et de retourner en Castille. Cette résolution fut accueillie avec indignation par Cortés, qui offrit de réduire lui-même la place avec le concours de l'armée. Son seul regret, disait-il, était de ne pas avoir à ses côtés une poignée des braves vétérans qui avaient conquis le Mexique avec lui. Ses offres excitèrent la risée, comme venant d'un aventurier romanesque. On ne l'avait pas invité à prendre part aux délibérations du conseil de guerre. C'était une véritable insulte ; mais les courtisans, las d'un service pénible, étaient trop pressés de retourner en Espagne pour s'exposer à rencontrer l'opposition d'un homme qui, le premier pas fait, ne s'arrêtait jamais qu'après avoir atteint le but (20).

A son arrivée en Castille, Cortés s'empessa d'exposer ses réclamations à l'empereur, qui les accueillit avec la froide courtoisie d'un arbitre peu convaincu. Sa position était matériellement changée depuis son premier voyage. Plus de dix ans s'étaient écoulés, et Cortés était trop avancé en âge pour que la cour en espérât de grands services à l'avenir. Ses dernières entreprises avaient été des plus malheureuses. Ses anciens succès mêmes subissaient la dépréciation naturelle en pareil cas, c'est-à-dire lorsque la fortune d'un homme commence à baisser. Ils étaient déjà éclipsés par les merveilleux

(19) Gomara, *Crónica*, cap. 237.

(20) Sandoval, *Hist. de Carlos V*, lib. 12, cap. 23. Ferreras (traduction d'Hermilly), *Histoire d'Espagne*, t. 9, p. 231.

exploits de Pizarre, qui inondait le pays d'or, remarquable contraste avec le produit tiré jusqu'alors des mines d'argent du Mexique. Cortés devait apprendre que la reconnaissance des rois regarde plutôt l'avenir que le passé. Il était dans la position d'un solliciteur importun dont les réclamations, quoique justes, sont trop considérables pour qu'on y puisse faire droit. Il apprit, comme Colomb, qu'il est peut-être nuisible à un homme d'avoir trop de mérite (21).

Au mois de février 1544, il adressa une lettre à l'empereur ; ce fut la dernière qu'il lui écrivit. Il appelait son attention sur son procès. Il commence par une assez fière allusion aux services qu'il a rendus à la couronne. « Il avait espéré, dit-il, que les fatigues de sa jeunesse assureraient le repos de ses vieux jours. Pendant quarante ans, il avait vécu avec peu de sommeil, une mauvaise nourriture, et ses armes constamment à ses côtés. Il avait cherché les périls ; il avait sacrifié sa fortune pour explorer des régions lointaines, inconnues, dans le seul but de répandre le nom de son souverain, et de soumettre à son trône de grandes et puissantes nations. Il avait fait tout cela non-seulement sans le secours de la métropole, mais malgré les obstacles jetés sur son chemin par des rivaux et des ennemis altérés de son sang comme des sangsues. Il était vieux maintenant, infirme, chargé de dettes. Mieux aurait valu pour lui ne connaître jamais les intentions libérales de l'empereur, manifestées par ses dignités : car alors il se serait consacré au soin de ses domaines, et n'aurait pas été forcé, comme aujourd'hui, de lutter avec les officiers de la couronne, contre qui il était plus

(21) Voltaire nous raconte qu'un jour Cortés, ne pouvant obtenir une audience de l'empereur, écarta la foule qui entourait le carrosse royal et monta sur le marchepied. Charles demandant qui était cet homme, il répondit : « Un homme qui vous a donné plus de royaumes que vous n'avez de villes. » (*Essai sur les mœurs*, chap. 147.) Je n'ai trouvé aucune autorité qui appuie une anecdote aussi invraisemblable. Elle était néanmoins très-propre à faire ressortir une grande leçon morale, et c'est tout ce que voulait le philosophe de Ferney.

difficile de se défendre que de conquérir le pays. » Il termine en suppliant l'empereur « d'ordonner au conseil des Indes et aux autres tribunaux du ressort desquels était son procès, de prendre enfin une décision, car il était trop vieux pour errer ainsi comme un vagabond, et mieux valait pour lui, pendant le peu de temps qui lui restait à vivre, ne plus quitter son foyer et régler ses comptes avec Dieu, occupé des intérêts de son âme, plutôt que de ceux de son corps (22). »

Cet appel au souverain, si touchant lorsqu'on songe à l'esprit naturellement hautain de Cortés, ne hâta point la conclusion du procès. Il continua de languir à la cour, leurré par les vaines espérances de tous les plaideurs, éprouvant toute l'amertume d'un désappointement prolongé de semaine en semaine, de mois en mois. Après trois années encore, passées dans cette stérile et humiliante position, il résolut d'abandonner son ingrate patrie et de retourner au Mexique.

Il était déjà à Séville, accompagné de son fils, lorsqu'il tomba malade d'une indigestion causée sans doute par l'irritation et le trouble d'esprit. Cette indigestion se termina par une dysenterie, et ses forces s'épuisèrent si rapidement qu'il ne fut plus permis de douter de sa fin prochaine. Il s'y prépara en prenant les arrangements nécessaires pour le règlement de ses affaires après lui. Il avait fait son testament quelque temps auparavant. C'est un long document remarquable sous plusieurs rapports.

Son fils, don Martin, alors âgé de quinze ans, héritait de ses propriétés. Le testament fixe sa majorité à vingt-cinq ans; mais à vingt ses tuteurs devaient lui accorder l'entière jouissance de ses revenus pour maintenir son rang. Dans un document joint au testament, Cortés fait connaître les noms des agents chargés de la direction de ses vastes domaines dispersés dans beaucoup de provinces. Il prie ses exécuteurs testamentaires de confirmer la nomination, car ces agents ont été choisis par

(22) Cette lettre, datée du 3 février 1544, Valladolid, se trouve citée en entier dans le texte original, dans l'*Appendice*, 2^e partie.

lui d'après la connaissance qu'il avait de leur aptitude. Rien ne prouve mieux la soigneuse direction qu'au milieu des soucis de la vie publique il savait donner aux détails de l'administration de ses vastes propriétés.

Il pourvut libéralement aux besoins de ses autres enfants, et fit de généreux legs à plusieurs vieux domestiques et à plusieurs personnes de sa maison. Par une autre clause, il consacra des sommes considérables à des œuvres charitables. Il voulut que le revenu de tous ses biens dans la ville de Mexico fût appliqué à l'établissement et à la dotation permanente de trois grandes institutions publiques, — un hôpital dans la capitale, qui serait dédié à Notre-Dame de la Conception; un collège à Cojohuacan, pour l'éducation des missionnaires destinés à prêcher l'Évangile aux indigènes, et un couvent de femmes dans le même lieu. En quelque partie du monde où la mort dût l'atteindre, il ordonnait de transporter et d'ensevelir son corps dans la chapelle de ce couvent, qui devait être construit dans sa ville favorite.

Après avoir déclaré qu'il a pris tout le soin possible pour connaître le montant des tributs payés par ses vassaux indiens aux souverains indigènes, il ordonnait à son héritier, dans le cas où les tributs actuels dépasseraient les premiers, de les ramener à l'ancien niveau. Dans une autre clause, exprimant des doutes sur la légitimité du service personnel exigé des Indiens, il voulait qu'on fit une enquête sur la nature et la valeur de ce service, pour en accorder, dans tous les cas, la juste compensation. L'acte contenait enfin cette déclaration remarquable : « C'est depuis longtemps une grande question de savoir si l'on peut, en bonne conscience, posséder des esclaves indiens. Cette question n'ayant pas encore été décidée, j'ordonne à mon fils Martin et à ses héritiers de n'épargner aucune peine pour arriver à la connaissance de la vérité sur ce point, car c'est un sujet qui intéresse profondément leur conscience et la mienne (23). »

(23) *Testamento de Hernan Cortés*, Ms.

Ces scrupules de conscience, qu'on ne s'attendait pas à trouver chez Cortés, devaient encore moins se rencontrer chez les Espagnols des générations suivantes. L'état de l'opinion sur la grande question de l'esclavage, au seizième siècle, rappelle ce que nous voyons aujourd'hui, à une époque où l'on peut espérer que l'esclavage touche à son terme. Las Casas et les dominicains, les abolitionnistes de leur siècle, foudroyaient le système de toute la hauteur des principes de l'équité et des droits de l'homme. La masse des colons s'inquiétait peu de la question de droit, mais trouvait le fait utile. D'autres, plus réfléchis, plus consciencieux, convenaient du mal en lui-même, mais arguaient, pour le tolérer, de l'absolue nécessité, la constitution des blancs, dans ces climats brûlants, ne pouvant supporter les rudes travaux de la culture du sol (24). Sous un rapport important, l'esclavage au seizième siècle différait essentiellement de l'esclavage au dix-neuvième. Les semences du mal, fraîchement déposées dans le sol, pouvaient en être enlevées sans peine. Mais de notre temps le mal a jeté de profondes racines dans le système social, et on ne peut l'en extirper brusquement, sans ébranler dans ses fondements tout l'édifice politique. On conçoit aisément qu'un homme d'état, d'accord avec les philosophes sur l'iniquité d'une institution qui viole ouvertement les droits de l'humanité, hésite néanmoins à adopter un remède qui pourrait être pire que le mal. Mais le temps et les progrès de la civilisation donneront enfin raison au philosophe, dans le triomphe définitif du droit, et dans l'amélioration progressive de l'espèce humaine.

Cortés nomme pour ses exécuteurs testamentaires et pour tuteur de ses enfants, le duc de Medina Sidonia, le marquis d'Astorga, et le comte d'Aguilar; pour ses exécuteurs au Mexique, la marquise, sa femme, l'archevêque de Tolède, et deux autres prélats (25).

(24) Cet argument est combattu par Las Casas dans le savant mémoire adressé au gouvernement en 1542, sur les meilleurs moyens d'empêcher la destruction des indigènes.

(25) Ce document intéressant existe dans les archives royales de Séville;

Se trouvant fort incommodé, à mesure que sa faiblesse augmentait, par le grand nombre de visites auxquelles il était exposé à Séville, il se retira dans le village voisin de Castilleja de la Cuesta, accompagné de son fils, qui veilla sur son père mourant avec une tendresse vraiment filiale. Cortés paraît avoir envisagé sa fin prochaine avec un sang-froid qu'on ne trouve pas toujours dans ceux mêmes qui ont défié la mort sur un champ de bataille. Enfin, après avoir confessé dévotement ses péchés et reçu les sacrements, il expira, le 2 décembre 1547, dans la soixante-troisième année de son âge (26).

Les habitants des pays voisins donnèrent toutes les marques de respect à la mémoire de Cortés. Ses funérailles furent célébrées avec la solennité convenable, par un long cortège de nobles et de citoyens de Séville. Son corps fut transporté au monastère de San Isidore, et déposé dans le caveau de la famille du duc de Medina Sidonia (27), jusqu'en 1562, où, par ordre de son fils, don Martin, il fut transporté à la Nouvelle-Espagne, non pas, comme le voulait son testament, à Cojohuacan, mais dans le monastère de Saint-François, à Tezcuco, où on le déposa à côté de sa fille et de sa mère, doña Catalina Pizarro. En 1629; les restes de Cortés furent de nouveau déplacés, et à la mort de don Pedro, le quatrième marquis de la Vallée, les autorités de Mexico décidèrent qu'ils seraient transférés dans l'église de Saint-François, en cette ville. La cérémonie fut conduite avec toute la pompe due à la mémoire de Cortés. L'archevêque de Mexico marchait en tête d'une longue procession militaire et religieuse. Il était accompagné

on en trouve une copie dans la précieuse collection de don Vargas Ponce.

(26) Zuniga, *Annales de Sevilla*, p. 504. Gomara, *Crónica*, cap. 237.

Dans sa dernière lettre à l'empereur, datée de février 1544, Cortés parle de « ses soixante ans. » Mais il ne se piquait sans doute pas d'être exact à une année près. Gomara dit qu'il était né en 1485. (*Crón.*, cap. 1.) Et son opinion est confirmée par Diaz, qui raconte que Cortés disait souvent que lorsqu'il était venu pour la première fois au Mexique, en 1519, il avait trente-quatre ans. *Hist. de la conq.*, cap. 205.

(27) *Noticia del archivero de la santa iglesia de Sevilla*, Ms.

de tous les grands dignitaires de l'église et de l'état, des diverses corporations avec leurs bannières, des ordres religieux, et des membres de l'Audience Royale.

Le cercueil contenant les restes mortels de Cortés était couvert de velours noir, et porté par les juges des tribunaux royaux. De chaque côté du cercueil, armés de pied en cap, deux hommes tenaient, celui de droite un étendard blanc, où les armes de Castille étaient brodées en or, et celui de gauche une bannière de velours noir avec les armoiries de la maison de Cortés. Derrière le corps venaient le vice-roi et une nombreuse escorte de cavaliers espagnols; enfin le cortège était fermé par un bataillon d'infanterie, armé de piques et d'arquebuses, dont les bannières traînaient à terre. Au milieu de cette pompe, au son d'une musique funèbre et des sourds roulements des tambours voilés d'un crêpe, la procession s'avança lentement jusqu'à la capitale, dont les portes s'ouvrirent pour recevoir le héros de la Nouvelle-Espagne.

Les cendres de Cortés devaient être encore troublées dans leur repos. En 1794 on les transféra dans l'hôpital de Jésus de Nazareth. C'était un lieu plus convenable, puisque c'était la même institution qui, sous le nom de « Notre-Dame de la Conception, » avait été fondée et dotée par Cortés, et qui, par une destinée trop peu commune aux institutions charitables, a été administrée jusqu'à ce jour d'après les nobles principes de sa fondation.

Ce fut dans un cercueil de cristal garni de plaques d'argent qu'on renferma ce qui restait de cette noble poussière. Un simple monument représentait les armoiries de la famille, surmontées d'un buste, exécuté en bronze par Tolsa, sculpteur digne de la plus belle époque de l'art (28).

Par malheur pour Mexico, l'histoire des restes de Cortés ne s'arrête pas là. En 1823, la populace patriote de la capitale, voulant célébrer l'ère de l'indépendance nationale, et manifester toute sa haine « pour les vieux Espagnols, » résolut de

(28) Une relation de cette cérémonie existe dans les archives de l'hôpital de Jésus à Mexico.

briser la tombe qui renfermait les cendres du conquérant, et de les jeter au vent! Les autorités refusèrent d'intervenir en cette occasion; mais les amis de la famille, à ce qu'on raconte généralement, entrèrent dans le caveau pendant la nuit, et enlevèrent secrètement le corps, prévenant ainsi un sacrilège qui eût laissé une tache difficile à effacer sur l'écusson de la belle ville de Mexico. M. de Humboldt faisait remarquer, il y a quarante ans, « qu'on peut traverser l'Amérique espagnole de Buenos-Ayres à Monterey, sans rencontrer nulle part un monument national élevé par la reconnaissance publique à Christophe Colomb ou à Fernand Cortés (29). » Il était réservé à notre siècle de concevoir le dessein de violer la paix de leur cercueil et d'insulter à leurs restes. Pourtant, les hommes qui préméditèrent cet outrage n'étaient pas les descendants de Montézuma, vengeant les injures de leurs pères, et revendiquant leur légitime héritage. C'étaient les descendants des anciens conquérants et de leurs compatriotes, n'ayant d'autre titre de propriété sur le sol que le droit de conquête.

Cortés n'avait pas eu d'enfants de son premier mariage. Il en eut quatre du second, un fils, don Martin, héritier de ses honneurs et l'objet de persécutions plus acharnées que celles qu'avait subies son père (30), et trois filles qui firent de brillants mariages. Il laissa aussi plusieurs enfants naturels qu'il mentionne particulièrement dans son testament, et aux besoins desquels il pourvoit honorablement. Deux de ses fils, don Martin, le fils de Marina, et don Louis Cortés, parvinrent

(29) *Essai politique*, t. 2, p. 60.

(30) Don Martin Cortés, second marquis de la Vallée, fut accusé comme son père de vouloir se créer une souveraineté indépendante dans la Nouvelle-Espagne. Ses frères naturels, don Martin et don Luis, furent impliqués dans la même accusation, et le premier, comme je l'ai dit ailleurs, fut soumis à la torture; plusieurs autres de ses amis, sous prétexte de complicité, furent mis à mort. Le marquis fut obligé de passer avec sa famille en Espagne, où le procès était instruit; et ses grandes propriétés au Mexique restèrent sous le séquestre jusqu'au jugement qui le déclara innocent, c'est-à-dire pendant une période de sept années, de 1567 à 1574.

à une haute distinction, et furent créés *comendadores* de l'ordre de Saint-Jacques.

La postérité masculine du marquis de la Vallée s'éteignit à la quatrième génération. Son titre et ses propriétés échurent à une femme, et furent réunis, par son mariage, à ceux de la maison de Terranova, descendant du « grand capitaine » Gonzalve de Cordoue. Par un mariage postérieur ils entrèrent dans la famille du duc de Monteleone, noble napolitain. Le propriétaire de ces honneurs princiers et de ces vastes domaines, dans l'Ancien et le Nouveau-Monde, habite la Sicile, et peut se glorifier d'une descendance dont des princes seraient jaloux, car il a pour ancêtres deux des plus illustres capitaines du seizième siècle, Gonzalve de Cordoue et le conquérant du Mexique.

La vie de Cortés a été racontée avec tant de détails dans cet ouvrage, qu'il suffira d'esquisser ici les traits principaux de son caractère. L'histoire de la conquête, comme j'ai eu déjà l'occasion de le remarquer, est nécessairement celle de Cortés, qui en a été non-seulement l'âme, mais le bras, présent partout de sa personne, au fort de la mêlée, l'épée à la main, guidant tour à tour ses soldats et sa flottille, ou présidant aux travaux de reconstruction de la capitale. Administration, négociations, correspondances, il conduisait tout, et, comme César, il écrivit ses commentaires au milieu des scènes émouvantes qui en forment le sujet. Son caractère offre les traits les plus opposés et des qualités en apparence incompatibles. Il était avide et pourtant libéral; téméraire, et quand il le fallait prudent et circonspect; magnanime et en même temps rusé; courtois et affable, mais rigide observateur de la discipline; relâché dans ses mœurs, et néanmoins zélé dévot. Le trait saillant de ce caractère était l'opiniâtreté avec laquelle il poursuivait son but, opiniâtreté que le danger ne pouvait intimider, ni le désappointement abattre, ni les obstacles et les retards jamais lasser.

C'était un véritable chevalier errant. De toute cette glorieuse troupe d'aventuriers que l'Espagne du seizième siècle lança dans la carrière des découvertes et des conquêtes, il

n'y en eut pas de plus profondément imbu de l'esprit des entreprises romanesques que Fernand Cortés. Les dangers et les difficultés semblaient avoir de l'attrait pour lui et lui révélaient en quelque sorte toute l'énergie de ses facultés. La lutte lui plaisait, et il aimait à aborder, si je puis m'exprimer ainsi, une entreprise par son côté le plus difficile. Il conçut, dès l'instant où il débarqua au Mexique, le plan de sa merveilleuse expédition. Le spectacle de l'énergique civilisation du pays ne le détourna pas de son but. Menacé par les forces supérieures de Narvaez, il n'y renonça pas pour cela, et, chassé de la capitale après les plus grands désastres, il conserva l'espoir d'y rentrer vainqueur. — Nous avons vu le succès de sa persévérance. — Après un petit nombre d'années de repos, son esprit aventureux lui fit entreprendre cette terrible marche à travers les marais de Chiapa, et, après un autre intervalle d'inactivité, chercher fortune sur le golfe orageux de Californie. Lorsqu'il reconnut enfin qu'il ne lui restait plus d'autre continent à conquérir, il proposa sérieusement à l'empereur d'équiper une flotte à ses frais, de faire voile pour les Moluques, et de soumettre à la couronne de Castille les îles qui produisent les épices (31).

Cette passion d'aventures semblerait d'abord réduire le conquérant du Mexique au rôle de simple aventurier; mais Cortés était certainement un grand capitaine, si l'on doit donner ce nom à l'homme qui accomplit de grandes actions avec les ressources créées par son seul génie. Il n'y a probablement pas d'exemple dans l'histoire qu'une si grande entreprise ait été accomplie avec des moyens aussi insuffisants. On peut vraiment dire que Cortés conquiert le Mexique avec ses seules ressources. S'il fut redevable du succès définitif à la coopération des tribus indiennes, il était redevable aussi de ces instruments à l'influence de son génie. Il arrêta le bras levé pour le frapper lui-même, et ce bras combattit pour lui. Il vainquit les Tlascalans et s'en fit des alliés. Il battit les soldats de Narvaez et doubla

(31) *Carta quinta de Cortés*, Ms.

ses forces par leur défaite. Lorsque ses propres soldats l'abandonnaient, il ne s'abandonna pas lui-même; il les ramena par degrés; il les soumit à sa volonté; il les fit agir comme un seul homme. Son étendard ne fit qu'une armée des aventuriers de Cuba et des îles, attirés par la soif de l'or; des hidalgos qui avaient quitté la mère-patrie dans l'espoir plus noble de cueillir des lauriers; des cavaliers ruinés qui espéraient refaire leur fortune dans le Nouveau-Monde; des vagabonds échappés à la justice; des avides compagnons de Narvaez, de ses propres vétérans ingouvernables; des hommes sans liens qu'enflammaient la jalousie et l'esprit d'insubordination; des tribus sauvages d'indigènes venus de tous les points du pays, ennemis jurés dès le berceau, qui ne s'étaient rencontrés jusque-là que pour s'entredétruire, ou pour approvisionner leurs dieux de victimes humaines; des hommes, en un mot, différents de races, de langage et d'intérêts. Et pourtant cette multitude bigarrée fut réunie en un seul camp, forcée d'obéir à la volonté d'un seul homme, d'agir de concert, de n'avoir pour ainsi dire qu'un même souffle, de se mouvoir par un seul principe d'action! Là est le vrai génie de Cortés.

Son influence sur l'esprit de ses soldats était le résultat naturel de leur confiance dans son habileté; mais on doit l'attribuer aussi à ses manières populaires, à cette heureuse union de l'autorité et de la familiarité, qui le rendaient éminemment propre à conduire une bande d'aventuriers. Il lui aurait mal réussi de s'enfermer dans la froide réserve d'un chef de troupes régulières. Courant la même aventure que ses soldats, il commandait à ses égaux, puisqu'il n'avait aucune commission régulière du gouvernement. Mais cette liberté familière avec ses soldats ne nuisit jamais à l'obéissance et à la rigueur de la discipline. Lorsque Cortés fut parvenu à un plus haut rang, il déploya plus de pompe, mais ses vétérans jouirent de la même intimité près de lui. Il préférerait, dit Diaz, son nom de Cortés, à tous les titres qu'on pouvait lui adresser, et il avait de bonnes raisons pour cela, poursuit l'enthousiaste cavalier, « car le nom de Cortés est aussi fameux de nos jours que celui de

César parmi les Romains, ou d'Annibal parmi les Carthaginois (32). » Il témoigna les mêmes égards à ses anciens compagnons jusque dans le dernier acte de sa vie, car il consacra, par son testament, une certaine somme à la célébration de deux mille messes pour les âmes de ceux qui avaient combattu avec lui au Mexique (33).

Un grand poète a tracé, sans songer à Cortés, le portrait de ce conquérant : « Souvent le chef daignait se mêler à leurs jeux. Le plus superbe des superbes parmi les hommes d'un haut rang, néanmoins nourri dans les camps, il connaissait l'art de gagner les cœurs farouches des soldats, car ils aiment à obéir à un capitaine impétueux comme le vent de mars, et riant comme la brise de mai; libéral, franc, ami du vin et des chansons, le premier à escalader un rempart et non moins entreprenant dans le boudoir des belles. Un pareil chef mènera son armée des régions brûlantes de l'Inde aux glaces de la Nouvelle-Zemble. » Cortés aurait pu poser devant Scott pour ce portrait de Marmion.

Cortés n'était pas un conquérant vulgaire. Il n'avait pas

(32) Cette comparaison de Cortés avec Annibal est plus fondée que le vieux Diaz ne se l'imaginait peut-être. Le portrait du guerrier carthaginois par Tite-Live ressemble étonnamment au conquistador, et peut-être même plus que celui du personnage imaginaire cité un peu plus bas dans le texte : « Plurimum audaciæ ad pericula capessenda, plurimum consilii inter ipsa pericula erat : nullo labore aut corpus fatigari, aut animus vinci poterat. Caloris ac frigoris patientia par ; cibi potionisque desiderio naturali, non voluptate, modus finitus : vigiliarum somnique nec die, nec nocte discriminata tempora. Id, quod gerendis rebus superesset, quieti datum ; ea neque molli strato, neque silentio accessita. Multi sæpe militari sagulo opertum, humi jacentem, inter custodias stationesque militum, conspexerunt. Vestitus nihil inter æquales excellens ; arma atque equi conspiciantur, Equitum peditumque idem longe primus erat ; princeps in prælium ibat ; ultimus conserto prælio excedebat. » (*Hist.*, lib. 21, sec. 3.) Le lecteur, qui réfléchit au sort de Guatemozin, pensera sans doute que la citation aurait dû comprendre la *perfidia plus quam punica* de la phrase qui suit.

(33) *Testamento de Hernan Cortés*, Ms.